

Journée d'études Présence d'Henri Guillemin du 2.10.21

« *Henri Guillemin, un correspondant infatigable* »

Henri Guillemin et Madeleine Rebérioux :

Autour de Jaurès, une amitié épistolaire

Martine Jacques

MCF Littérature française

Université de Bourgogne-Franche Comté

CPTC EA 4178

Après avoir choisi de travailler sur la correspondance d'Henri Guillemin avec Madeleine Rebérioux, ou plus exactement sur les lettres d'Henri Guillemin adressées à Madeleine Rebérioux, je pensais en apprendre beaucoup sur Jaurès ; après leur lecture, j'en avais appris beaucoup sur... Guillemin, un peu sur Rebérioux et un peu sur Jaurès.

Ce courrier, constitué de 101 lettres allant de quelques lignes à deux pages et s'étendant sur plus de dix années (entre mai 1961 et juillet 1973), constitue un magnifique auto-portrait de l'infatigable chercheur et penseur que fut Henri Guillemin. Ces multiples lettres, pleines d'ombres et de fulgurances, nous donnent à voir un homme passionné par ses sujets de recherche, un intellectuel plus inquiet que ce qu'en révèlent ses conférences, un chrétien angoissé par la mort et saisi par le doute, un homme en quête de sens pour lui-même et pour son époque.

Correspondance d'abord intellectuelle centrée sur la figure de Jaurès, elle révèle une pensée en constitution et rend compte avec vivacité du fonctionnement de la vie intellectuelle d'alors. Elle trace également les contours d'une amitié faite d'admiration intellectuelle et morale assez forte pour que le rédacteur des lettres se livre dans sa complexité à celle qu'il voit comme une confidente. Pour le lecteur contemporain, outre une prodigieuse promenade d'histoire, une fenêtre séduisante sur une pensée et un homme en mouvement, ces lettres offrent aussi la découverte étonnante d'une écriture nourrie de la rhétorique épistolaire classique et pourtant ouverte aux expériences d'écriture les plus contemporaines.

Portrait d'un penseur en action : la quête de Jaurès

Genèse d'une œuvre

Même si la correspondance reste assez elliptique sur les opinions de l'un et de l'autre sur Jaurès, c'est à l'occasion d'un travail sur ce dernier que se noue une correspondance entre Madeleine Rebérioux et Henri Guillemin. Il est alors en quête d'informations et d'opinions auprès de celle qui apparaît comme la nouvelle spécialiste universitaire du grand homme. Alors qu'elle est à peine intégrée à l'Université en 1961, elle a déjà publié en 1959 un ouvrage réunissant des textes de

Jaurès dont l'introduction a fait grand bruit¹. À ce sujet, comme à propos de ses travaux sur la Révolution française, Henri Guillemin se tient parfaitement au courant de la recherche de son temps et c'est à une « peinture » encore émergente qu'il s'adresse. Il part d'un point de détail à propos d'un article de Jaurès difficile à dater pour demander des références, des états de publications et préciser à son interlocutrice qu'il est engagé « dans une recherche sérieuse sur la pensée philosophique de J. Jaurès² ». Voici le début d'une quête qui va durer plusieurs années avant d'aboutir à la publication en 1966 de son *Arrière-Pensée de Jaurès*.

Si le courrier ne donne guère l'état des discussions d'une arrière-pensée à propos de laquelle M. Rebérioux est plus réservée, c'est en revanche le formidable tableau d'un « work in progress », terme choisi à dessein car il rend compte de la modernité de la lecture à laquelle appellent ces lettres. Il ne s'agit pas d'y chercher un état complet de l'opinion de Guillemin sur Jaurès mais plutôt de saisir comment une pensée se construit et se produit.

On trouve dans la correspondance diverses étapes : tout d'abord la recherche de documents, de précisions chronologiques en particulier, voire d'éléments contradictoires aux intuitions du penseur sur l'esprit religieux de Jaurès. La deuxième lettre (dactylographiée comme la première, avec un aspect encore officiel et signée du titre de conseiller culturel) revient sur des problèmes de datation et sur la nécessité de trouver les sources premières : « Gohier signale dans *La Petite République* autour de 1902 de violents articles anti-religieux de Jaurès : « l'Affaire du Bon Pasteur », « l'Hystérie de Ste-Thérèse », etc. Savez-vous où je pourrais me procurer les copies ou photocopies de ces articles-là ?³ » Dès la lettre suivante en date du 1^{er} septembre 1961, après un été qui fut certainement un temps de recherches, le ton se fait plus familier et le sujet commence à émerger : « Je pense que, décidément, je vais me mettre à creuser pour de bon la question de la pensée religieuse de Jaurès.⁴ » Nous sommes passés de la pensée philosophique à la pensée religieuse. On voit Guillemin creuser ce sillon en faisant de M. Rebérioux une ressource pour ses sources. Il lui demande si elle peut lui fournir des micro-films qu'il est prêt à payer. D'une manière générale, l'historienne constitue son repère sur le plan factuel : « Aidez-moi, hein ? vous connaissez tellement mieux la matière que moi, nouveau venu !⁵ » Heureuse formule qui évoque les auteurs du Moyen-âge : il y aurait une matière jaurésienne comme on parle d'une matière bretonne ; il constituerait une source immense que chaque lecteur et commentateur va ensuite décliner selon ses propres obsessions. Dès ce moment, le projet de publication se précise : il s'agit de travailler « cet Essai sur Jaurès que je médite (150 à 200 p pas plus)⁶ » et qui doit être « sérieux⁷ ».

Le travail se construit sous une forme d'arborescence ; il amène à des conférences préliminaires, à des rédactions rapides de passages puisque le 19 novembre 1961 il indique à son interlocutrice dans un post-scriptum qui est un appel attendrissant à la consultation : « Le dernier n° de Médecine de France (Olivier Perrin, 198, bd Saint Germain) a publié un autre fragment de mon Jaurès : quelques pages sur sa *métaphysique*.⁸ »

¹ M. Rebérioux (éd.), *Jean Jaurès : contre la guerre et la colonisation, Textes choisis*, Paris, Éditions Sociales, 1959.

² H. Guillemin, *Henri Guillemin, historien de Jaurès : lettres d'Henri Guillemin à Madeleine Rebérioux*, Jean Jaurès cahiers trimestriels n°144, Macon-Société d'études jaurésienne, 1997, p.11.

³ *Ibid.*, p. 12. En date du 31 mai 1961.

⁴ *Ibid.*, p. 13. En date du 1^{er} septembre 1961.

⁵ *Ibid.*, p.15. En date du 15 octobre 1961.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p.16.

Le « bouquin » doit sortir mi-février, affirme-t-il ce même jour. En réalité il ne cessera d'être repoussé, par un homme débordé, certainement encore hésitant sur son opinion et qui a besoin de se convaincre et de convaincre. Il indique précautionneusement à la spécialiste jaurésienne en décembre 1961 : « Je ne crois pas que l'idée du « divin » exclue pour Jaurès l'idée d'un Dieu personnel et je suis très persuadé que le terme de « panthéisme » (qu'à ma connaissance Jaurès n'applique point à sa pensée) est impropre⁹ ».

L'ouvrage est d'abord reporté à l'été 1962 mais, à la fin de l'année, il n'est toujours pas rédigé et début 1963, Guillemin fait remarquer à son interlocutrice qui lui propose certainement de rédiger un article pour les *Études Jaurésiennes*, qu'il n'est encore « guère savant sur Jaurès¹⁰ ». On trouve la même rengaine en mai 1963 : « Dans mon plan de travail, c'est en Bretagne, une semaine de juillet que commencerai mon Essai sur Jaurès¹¹ ». Mais le chercheur court encore après des références qui l'éloignent pourtant de sa thèse :

« Chère Madeleine, je retrouve mes notes, une référ. mal prise (c'est idiot !) à un article Jaurès qui aurait paru soit dans la **P.R** (soit dans la D.T. ?) 31.1.03 où Jaurès prendrait position contre un discours de Combes empreint d'une complaisance excessive « pour la « tradition chrétienne ». Serait CAPITAL pour moi d'avoir le texte complet de ça. Auriez-vous cet article ? Dois-je écrire à Launay ? ou à qui ?? Pardon de faire l'emm...¹² ».

Le travail avance cependant mais pas aussi vite que son auteur le souhaiterait : « Ai toutes mes notes prêtes pour le Jaurès. Mais pas pu commencer la rédaction prop^t dite. Commande alimentaire de Préfaces¹³ », dit-il en novembre 63. Le titre semble fixé en décembre ; ce sera « L'Arrière-Pensée de Jaurès » qu'il surnomme familièrement le Barbu, à force de fréquentation. Il indique ensuite à Madeleine qu'il ne l'oublie pas et pense se remettre à son travail en septembre 1964. En décembre 1964, il indique qu'il aura du temps pour son amas de notes et pourra faire le plan de son petit essai dont il garde le titre¹⁴. Mais en février 1965, le découragement le guette : « Pas le courage de remettre en marche le moteur Jaurès (17 grandes pages faites) car il me faut une longue série de jours pour faire quelque chose de sérieux et concentré : donc Pâques seulement¹⁵ » Madeleine semble l'aider en annonçant son ouvrage « là je veux finir l'Arrière-Pensée, que vous avez annoncé - c'est l'épée dans les reins - dans le dernier Bulletin¹⁶ ». Lorsqu'il a le temps à la Cour des Bois, il manque de références, mais précise qu'il en est « à la page 40 (des pages gigantesques)¹⁷ » d'un ouvrage à qui il en prédit 80-90. Le 6 mai 1965, il est enthousiaste « Mon travail me passionne de plus en plus¹⁸ » : il a son plan, ses chapitres ; le 18 juin 1965, il a terminé mais ne crie pas encore victoire :

« TERMINE le Jaurès, c-à-d écrit : « fin » mais tout le chapitre I est à refaire (à raccourcir aussi) et j'ai l'idée d'un Post-Scriptum que je rédigerai au moment de renvoyer mon texte à l'impression (fin septembre) Puis tout revoir cet été, mot à mot. Surement des tas de

⁹ *Ibid.*, p. 17.

¹⁰ *Ibid.*, p. 31. En date du 19 janvier 1963.

¹¹ *Ibid.*, p.36. En date du 02 mai 1963.

¹² *Ibid.*, p.45. En date du 19 octobre 1963.

¹³ *Ibid.*, p. 48. En date du 21 novembre 1963.

¹⁴ *Ibid.*, p.54. En date du 20 décembre 1959

¹⁵ *Ibid.*, p. 62. En date du 07 février 1965.

¹⁶ *Ibid.*, p. 63. En date du 26 mars 1965.

¹⁷ *Ibid.*, p. 67. En date du 25 avril 1965

¹⁸ *Ibid.*, p. 68.

changements à faire, au moins ds le style. Mes « Ières » versions sont toujours bourrées de répétitions et conneries de style ¹⁹».

La machine est lancée, les épreuves sont corrigées le 05 février 1966. Pour la réception de son travail, il évoquera ensuite une lettre touchante de Mme Régnier-Jaurès et parlera « des masses d'articles²⁰ » reçus dans lesquels il distingue « le meilleur du tas, celui de Piroué²¹ » et celui d'Étiemble, trois colonnes dans la tribune de Genève : « Étiemble est un brave. On est très copains. Son papier est rigolo, chic pour moi et, désolé pour Jaurès (on n'a pas idée ! ce Jaurès était décidément aussi con que Teilhard)²² ». Il reviendra ensuite peu sur cet ouvrage dont il sait au fond et depuis très longtemps que son amie n'en partage pas la thèse principale. Il l'a reconnu d'ailleurs très vite, dès 1961 : « Au fond hein, que nous le voulions ou non, il y a devant les faits eux-mêmes, chez vous comme chez moi, un réflexe d'accueil ou de retrait ; ça vous plaît pas trop ce Jaurès religieux et moi, ça me plaît beaucoup. Alors nous tirons chacun dans notre sens²³ ».

Heurs et malheurs de la vie intellectuelle

Cette correspondance, sorte de fabrique de l'essai sur Jaurès montre également un penseur au travail. Ses recherches en amènent toujours d'autres, forment un rhizome. Ses études sur « le Barbu » l'amènent à des préoccupations complémentaires, il est relié à tout un réseau de réflexions annexes. Cela le renvoie au Sillon, auquel M. Rebérioux s'intéresse alors et le conduit à condamner violemment Péguy, très hostile à M. Sangnier. Ce qui entraîne toute une polémique, des changements de stratégies éditoriales, des « engueulades » : « Paraît que Esprit m'engueule dans le numéro de novembre, m'appelant, me dit-on, « le dernier des Combistes. Pimpant, non ? ['Tt ça à cause de mon papier Jaurès-Péguy]²⁴ ». Plus tard, ses intérêts le portent vers Vallès, qu'il adore et qui le renvoie aussi à la pensée jaurésienne vue à l'aune de ses précurseurs sociaux.

Mais il part aussi vers d'autres sujets, au gré de ses envies et découvre des auteurs comme on découvre des personnes. Il est ainsi de plus en plus déçu par Lamennais au fur et à mesure qu'il travaille à son sujet ; puis soudain il adore Chateaubriand même s'il le juge menteur.

« **Emballé** par Chateaubriand, et Dieu sait quel menteur, pourtant. Trouvé cette phrase de Molé (un salaud) qui me ravit : j'ai pour lui une amitié dépravée qui se passe d'illusions et d'estime. Mais il m'a enchanté, comme il faisait de ses Pauline, Delphine, Nathalie, Hortense, etc, etc²⁵ ».

Cette correspondance montre à merveille les affres du travail intellectuel et universitaire : la lire rappelle combien l'accès aux documents a été simplifié de nos jours mais combien aussi les difficultés d'accès à ces documents favorisaient alors les échanges entre spécialistes, la vie intellectuelle commune : M. Rebérioux fera appel à son ami Guillemin pour son travail sur le Sillon et publiera en 1966 un travail dans le *Journal d'études sociales de Cuisery* sur les paysans socialistes de Saône-et-Loire, travail qui n'aurait pas trouvé ce terrain d'études sans les conseils et les entrevues ménagées par Henri Guillemin.

¹⁹ *Ibid.*, p. 70.

²⁰ *Ibid.*, p.77. En date du 17 mai 1966.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 18. En date du 11décembre 1961.

²⁴ *Ibid.*, p. 26. En date du 20 novembre 1962.

²⁵ *Ibid.*, p.33. En date du 18 février 1963.

Cette lecture permet aussi de mesurer les permanences de la vie universitaire : la procrastination (six ans au lieu d'un pour cette publication), l'insertion permanente de nouveaux projets par besoin alimentaire, par goût profond ou parfois par caprice. Y est aussi exposé le plaisir d'enseigner que retrouve notre auteur rajeuni par son retour aux explications de textes à Lyon et, comme un enseignant débutant, inquiet de l'effectif qui suivra ses cours. On y lit également les violences de la vie intellectuelle où l'on se tire dessus, où l'on a des goûts et dégoûts marqués et où l'on est vite catalogué, même si ou parce que, l'on développe une pensée iconoclaste. Enfin, on retrouve les lames acérées des jeux de cooptation au sein de l'Université. Plusieurs lettres se font écho du refus de titularisation qu'il subit à la faculté de Lyon avec une véritable amertume, même s'il a l'élégance d'en rire²⁶. Grandeurs et misères de la vie universitaire sont ainsi tracées à grands traits et dans les petits détails.

Toutefois, ce que nous donne à lire et à vivre de manière moins attendue cette correspondance, qui pourrait sembler expresse et décousue, c'est surtout une amitié riche et faite de confidences.

La chair de l'amitié

Les formes de l'amitié

Très vite en effet le ton des courriers montre une grande confiance de la part d'Henri Guillemin envers Madeleine Rebérioux. D'évidence le courant passe ; la correspondance ne dit rien de la première rencontre en chair et en os, mais le ton est rapidement chaleureux et les adresses initiales en rendent compte : après Mademoiselle, puis Chère Madame, c'est chère Amie, chère camarade, puis « amie » pour désigner sa « chère Madeleine » qui est une « vraie gentille » ; c'est d'ailleurs sur cette adresse « gentille » voire « super gentille », « gentillissime » ou encore « supergente » et « ultra-gentille » que va se fixer la correspondance pendant de nombreuses années, en alternance avec « Chère Madeleine ».

Ce que Henri Guillemin exprime ainsi c'est une admiration intellectuelle et morale pour sa jeune correspondante. C'est d'abord en sa qualité d'historienne spécialiste de Jaurès qu'il s'adresse à elle mais au fur et à mesure qu'il en connaît mieux la vie personnelle et les choix politiques qu'il partage, son admiration intellectuelle se double d'un grand respect pour la personne de M. Rebérioux. Il admire sa solidité morale et son investissement familial ; assez vite en effet il a tenu à présenter sa famille comme un élément définitoire de sa personne et sera toujours attentif à lui demander des nouvelles de ses enfants : la vie de famille, la stature morale sont pour lui des espaces aussi importants que celui de la vie intellectuelle quand il s'agit d'apprécier une personne. Il évoquera les maladies, les expériences de ses enfants, la naissance de ses petits-enfants, l'accident de son petit-fils, la mort de sa belle-mère. Il s'intéresse également aux désirs des enfants de Madeleine, à leurs peines et affirme, dans l'un de ses derniers courriers, qu'Ordre Nouveau ne pourra rien contre l'un d'eux dont il salue le courage politique²⁷.

²⁶ *Ibid.*, p. 42. En date 18 septembre 1963. « Raisons réelles : 1. Jalousies furieuses. J'avais un monde fou à mon cours de licence. 2. Haines politiques et religieuses. La majorité est « centre-droit » et très « bien pensant ».

²⁷ *Ibid.*, p. 110. En date du 24 juillet 1973. « Bravo pour vos gars, engagés, courageux. Ordre N[ouveau] ne pourra rien contre votre Vincent, j'en suis persuadé. »

Il est manifestement admiratif de la gestion de la famille et de la force morale de M. Rebérioux ; il lui confie sur un ton volontairement peu formel : « pas souvent rencontré d'être humain aussi PROPRE que vous. Ça fait du bien²⁸ ».

Il lui confie enfin nombre de ses goûts : il reconnaît sa surdité en musique :

« du bruit gênant, hélas, rien d'autre pour moi, -sauf quand- Louis est à la trompette. « (La trompette-est-ce bête ?- ça me rend un peu dingue. Le solo de trompette de Rio Bravo, je me le suis acheté en disque. Et mon admiration ne s'use pas. – Pas plus que pour l'hymne russe, que j'ai acheté aussi)²⁹ ».

Il donne quelques avis sur des films qu'il a vus dont un Bergmann, sur des auteurs contemporains ; il dit par exemple toute son admiration pour Soljenitsyne³⁰. Il partage aussi des combats, comme celui contre la guerre du Vietnam, tentant même de servir de relais à des pétitions en Suisse bien qu'il soit soumis par son statut à une certaine réserve diplomatique. Il lui parle de ses opinions politiques et de sa haine pour le socialisme façon Guy Mollet, ou encore de son indignation devant l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes russes ou le régime grec des colonels.

Le temps de la vie et le temps de l'écriture

Ainsi, malgré leur brièveté, ces lettres centrées sur des demandes et des explications très ciblées faute de temps pour une longue correspondance présentent le ton d'une conversation amicale. Elles rendent compte d'une profondeur cachée chez cet homme pressé qui semble toujours entre deux trains, deux avions, deux « laius » ou topos, trois préfaces et quelques batailles éditoriales. Il se sent toujours pris dans un tourbillon, un « vertige » selon ses propres termes. S'il passe à Paris c'est toujours en coup de vent, et homme de l'excès, c'est au bout d'un quart d'heure dans la capitale (dit-il) qu'il y prend la migraine³¹. C'est durant ses vacances familiales, dans son « terrier-de-travail ³² » en Saône-et-Loire qu'il se pose le plus mais il est parfois prêt à s'y ennuyer assez rapidement.

Tantôt cet homme vit sa vie comme une épopée, tantôt il en a le dégoût et se reproche de prendre trop de travaux alimentaires, de se laisser tenter par l'histrionisme³³ et ne pas savoir se recentrer intérieurement. Cette obsession du temps est enfin celle d'un homme d'une soixantaine d'années qui, pour le moins actif, se sent tout de même vieillir. Tel Voltaire, on le croirait souvent mourant. Il se décrit en effet comme un vieillard, un croulant (surtout aux yeux de sa correspondante d'une vingtaine d'années plus jeune que lui³⁴). Le temps, avec qui il semble entamer un combat qui serait celui de Jacob avec l'Ange, s'inscrit dans son corps sous la triple marque

- de la fatigue (« crevé, exténué³⁵ » revient souvent)

²⁸ *Ibid.*, p. 28. En date du 07 décembre 1962.

²⁹ *Ibid.*, p. 30. En date du 06 janvier 1963.

³⁰ *Ibid.*, p. 37. En date du 16 mai 1963. « Vais présenter le Soljenitsyne à la TV. Suisse. **Emballé** par ce livre. »

³¹ *Ibid.*, p. 22. En date du 12 avril 1962.

³² *Ibid.*, p. 36. En date du 02 mai 1963.

³³ *Ibid.*, p. 49. En date 29 novembre 1963. « Je tourne au paon ! gonflé, important, solennel [...] Bien savoir attachement du vieux paon dégueulasse. »

³⁴ *Ibid.*, p. 24. En date du 03 mai 1962

³⁵ *Ibid.*, p. 16. En date du 19 novembre 1961.

- de la maladie (« drames dentaires .Je ne suis pas à Capoue. Qqch, plutôt, comme les vestibules de l'Enfer³⁶ ») ; il se reproche sa crise de foie pour avoir « voracé de la crème fraîche³⁷ » ; s'inquiète de ses artères, de son cœur, de ses jambes ; il sent qu'il crevotte ; rejette les médicaments dès qu'il va mieux mais les prend quand même dès qu'il se sent en moins bonne forme
- et de l'inquiétant sentiment du temps qui passe et qui le dévore.

Une correspondance nimbée de mystère

Si tous ces éléments apparaissent clairement, sont notés sans fausse pudeur ni formule euphémistique, et même plutôt de manière provocante, il existe cependant dans ces échanges un point beaucoup plus mystérieux, qui relève plus de l'incise, de l'implicite, qui semble ne pouvoir être soumis au verbe pourtant généralement flamboyant de l'auteur de ces lettres. On a le sentiment que Guillemin ne peut vraiment prononcer des mots qui jetteraient un aspect définitif sur ce qu'il vit. C'est l'évocation d'une relation dont la nature amoureuse n'est jamais vraiment explicitée mais qui, en tout cas, apparaît régulièrement et je dirai bien comme une arrière-pensée toujours présente. Dès le début de la rencontre, Henri Guillemin s'émerveille et se torture tout à la fois :

« Dire que tout a commencé en mai, le 24 mai, et que l'ouragan, en moi, ne s'atténue pas, magnifique ou pitoyable, aventure, je ne sais réellement pas quel est l'adjectif juste. En tout cas, j'étais plus heureux, avant. Je ne vivais pas, du moins, dans la Terreur de provoquer la plus affreuse, et la plus imméritée des souffrances à côté de moi.³⁸ »

Il parle du « plus sombre bonheur³⁹ » qu'il ait jamais connu. Plus tard, il indique qu'il ne peut renoncer ; se reproche son « trop » de Genève, mais avoue encore : « ce vertige sombre et radieux ne passe pas⁴⁰. » En 1968, il parle de « profondes tristesses⁴¹ » liées « à la difficulté de l'impossible⁴² ».

Pendant plus de cinq ans, durant ces années où la correspondance avec Madeleine Rebérioux est la plus riche, l'écriture rend compte d'une confiance jamais explicitement formulée mais évoquée sur un mode à peine voilé. Cette liaison dont nous ne connaissons pas l'objet (une fois citée sous la forme de trois étoiles) a porté et torturé à la fois l'écrivain. Genève y apparaît comme un pôle magnétique, le lieu de la culpabilité ou plutôt du sentiment d'impuissance et de fausseté : c'est l'occasion pour Guillemin de se traiter de bourgeois hypocrite et jouisseur et s'il récusé la notion de péché, il y voit cependant une grave trahison⁴³.

Tout cela semble aussi nourrir paradoxalement son admiration pour un Jaurès ou un Sangnier, pour lui hommes d'une seule femme. Où l'on voit que la création intellectuelle s'innerve aussi dans l'expérience sensuelle et sensible de celui qui semble pourtant ne manier que des idées.

³⁶ *Ibid.*, p. 35. En date du 02 mars 1963.

³⁷ *Ibid.*, p.36. En date du 02 mai 1963.

³⁸ *Ibid.*, p. 46. En date du 16 octobre 1963.

³⁹ *Ibid.*, p.50. En date du 20 décembre 1963.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 87. En date du 14 mars 1967.

⁴¹ *Ibid.*, p. 96. En date du 09 janvier 1968.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, p. 97. En date du 28 avril 1968. « Il ne s'agit pas de « péché ». Ce mot, tel quel, n'a pas de sens pour moi. Il s'agit de loyauté. Et ça, ça ne passe pas ; en dépit de tout... »

Une forme épistolaire post-moderne

C'est par cet aspect intime et comme caché que le lecteur peut enfin saisir combien il se trouve confronté à une forme épistolaire complexe et moderne.

Entre méchantes lettres et jeux épistolaires.

Ces lettres en effet sont d'abord une forme incroyable. Faites de bribes et de blancs, on pourrait dire d'elles qu'elles sont de méchantes lettres au sens où l'entendait Mme de Sévigné lorsqu'elle se plaignait de recevoir ou de produire elle-même des lettres trop brèves ou trop précipitées. Et, même si c'est moins fréquent que ne pourraient le faire croire les talents de polémiste de leur auteur, ces missives savent aussi être de « méchantes » lettres dans leur contenu, pas toujours amène avec quelques-uns. On pense à la formule très violente destinée à Mitterrand en date du 17 mai 1966 : « Mitt le tricheur, le sale petit mec, avide et creux⁴⁴ ». Les condamnations sont rapides et définitives. Paul Thibaud, le critique de la revue *Esprit* qui n'apprécie pas sa vision de Péguy, est assassiné en 5 mots : « Le Th. [comme s'il ne méritait même pas qu'on prononce son nom] est vraiment un déguelasse [quasi toujours orthographié sans « u »]⁴⁵ ».

Quoiqu'il en soit, l'auteur ne cesse ainsi de jouer et de se jouer des formes épistolaires classiques pour promouvoir un échange hors des contraintes, dans une sorte de flou formel et générique qui rend ces lettres uniques. Leur forme inclassable interroge et interpelle le destinataire initial (j'imagine M. Rebérioux parfois étonnée de ces billets brouillons et fulgurants) aussi bien que le lecteur contemporain. Faite de phrases brèves, d'un usage hors-norme de la ponctuation, de nombreuses abréviations, de mots soulignés plus ou moins nerveusement, de formules heureuses et inventées, de discontinuités incessantes et de coq-à l'âne permanents, ces lettres semblent relever d'un mode de communication bien plus proche de l'oral que de l'écrit ou d'un écrit célinien :

« Vous ai-je dit que mon 2^e essai de laïus (syndicat des postiers, Lausanne) av. bien marché. Cette fois, je tiens mon affaire. 3^e essai, demain, la Chau de Fonds (Paraît que tte la salle est louée... Il va finir par m'arriver des histoires côté AUTORITES FEDERALES, côté Paris, avec ce topo, inconvenant chez un « diplomate » (à la manque, d'ailleurs, je plaque les Aff. Et l'été prochain)

Merci pour tout

A vous

H.G.⁴⁶ »

Ou encore :

« alors, vous serez Sorbonnade entièrement, l'an prochain ? Si ça vous plaît, bravo ! ce serait pour moi une préfiguration assez réussie de l'Enfer.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 77. En date du 17 mai 1966.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 29. En date du 23 décembre 1962.

⁴⁶ *Ibid.*, p.14. En date du 18 octobre 1961.

Zut, zut, ce Goldberg anglais ! ... Mais peut-être en donnerez-vous un c.r ; très substantiel... Epinal, bien marché ; curés un peu atterrés par une défense de Combes mais pas d'esclandre. Je leur fait* avaler des trucs assez inouïs.

Oui, oui,

Photo,

please !

Votre

copain

croulant

H.G.

P.S. vous ne me dites pas si c'était sérieux cette idée de Pierre-Yves de se faire curé. ⁴⁷

Ainsi entend-on la voix de Guillemin comme si la force de son discours, sa volonté de capter l'attention de sa destinataire ne pouvaient se faire qu'au moyen d'une syntaxe, d'un lexique, de signes diacritiques, d'une disposition dans la page qui rendraient compte de la puissance de ce prodigieux conférencier et confondraient ses lettres avec ses laïus. Sortes de télégrammes parfois presque chiffrés, tant les abréviations sont nombreuses, sms avant l'heure par la mobilisation d'un langage spécifique et les demandes toujours urgentes qu'elles formulent, ces lettres sont la trace d'une véritable pensée nomade comme le dit Brigitte Diaz⁴⁸ à propos de l'épistolaire. Nomade d'ailleurs à tous les sens du mot, tant elle rend compte aussi bien des déplacements géographiques que des multiples strates de la vie d'un homme toujours pressé quand il n'est pas terrassé par la maladie. « Nomade » la correspondance l'est aussi dans le temps et dans cette manière bien particulière de saisir une pensée dans son émergence, beaucoup plus que dans une forme rhétorisée.

Une rhétorique de l'amitié

Certes, Henri Guillemin sait sacrifier aux lieux communs de la séquence épistolaire dont le conditionnement topique est important. On compte parmi celles-ci :

- Les protestations d'amitiés fort nombreuses (ex. en date du 20 décembre 1963 : Vous aime bien, Madeleine. Parce que vous, droite, courageuse. **Un exemple** pour moi oui⁴⁹)
- Les promesses d'assiduité sont également nombreuses.
- Les assurances de reconnaissance se multiplient, par exemple, en envoyant des textes à sa destinataire. Toujours le 20 décembre 1963, comme un cadeau de Noël , H. Guillemin a

⁴⁷ *Ibid*, pp.22-23. En date du 12 avril 1962.

⁴⁸ B. Diaz, *L'Épistolaire ou la pensée nomade ; formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivain au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2002.

⁴⁹ H. Guillemin, *Henri Guillemin, historien de Jaurès : lettres d'Henri Guillemin à Madeleine Rebérioux*, op.cit, p.11. En date du 20 décembre 1963.

« mis votre nom sur ma liste Service de Presse de la Présentation des Rougon-Macquart qui va sortir, tout de même.⁵⁰ »

- L'auteur n'oublie pas non plus de congratuler sa correspondante : « Z'êtes une super génie⁵¹ » dit-il à celle qu'il nomme ailleurs « La Sorbonnarde didactique et rigoleuse. »
- Il fait aussi preuve d'une grande empathie :

« Donner nouvelles ! Votre lettre était tout enténébrée par la mort d'un ami de votre aîné, succédant à une autre... Parlez-moi un peu de vos enfants. Ici, ça va. Mais notre Michel, 23 ans, a eu une « dépression nerveuse » cet été. Il en est mal remis. Pas drôle. ⁵²»

Liberté de l'écriture, liberté par l'écriture.

Tout au long de leur correspondance, Guillemin reprendra ces topiques de la correspondance amicale mais il les transformera par le refus de plus en plus vif d'une langue normée et par le choix d'une correspondance de l'im-médiat. On sait, notamment depuis les travaux de Marc Escola sur l'épistolarité⁵³, qu'il n'y a pourtant pas d'immédiateté dans une correspondance, qu'elle rendrait presque compte d'un « je » pour une part fictif, car dès que l'on couche des mots sur un papier on se construit un être pour autrui. On sent d'ailleurs parfois dans cette correspondance, cette volonté de construire l'image d'un homme sincère intellectuellement, capable d'auto-critique, c'est certainement la qualité qu'il tient le plus à voir reconnue en lui. Il y a quelques lettres qui sonnent comme des plaidoyers à l'égard d'une correspondante historienne de profession, contrairement à lui, et mieux reconnue sur le plan universitaire (même si elle est encore jeune). C'est l'espace où, la transparence de l'amitié étant posée comme une évidence, un moi à la fois sincère et sincèrement apprécié peut se déployer en dehors des cabales extérieures et des réticences intérieures.

De plus la vitalité de la langue, sa spontanéité, son goût pour les néologismes, son sens de la formule lapidaire semblent réduire à rien la rhétorique habituelle de la lettre pour transformer cette dernière en un objet incapable de s'assigner une essence stable. Tout concourt à favoriser l'hybridité des discours dont on ne sait plus s'ils sont écrits ou oraux, s'ils sont construits ou impulsés, s'ils forment une sorte de discours faussement spontané ou presque parfois un flux de conscience intérieur.

Conclusion

Tout autant très moderne par sa forme hybride, à la fois tentaculaire et fragmentaire que datée par ce qu'elle rend compte d'un monde où l'immédiateté des contacts, des déplacements, des recherches n'existe pas encore, cette correspondance est une expérience de lecture étonnante. D'abord un peu décourageante par sa discontinuité, elle finit par fasciner par la capacité qu'elle a à faire émerger un homme dans ses contradictions et tous ses états.

On parle souvent des blancs du texte et selon deux modalités : les blancs du texte peuvent renvoyer à l'implicite, à ce qui nous oblige à faire des inférences, à nous mobiliser dans une

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p.74. En date du 14 décembre 1965.

⁵² *Ibid.*, p.80. En date du 16 octobre 1966.

⁵³ M. Escola, « De la lettre aux belles-lettres », *TDC*, sept. 2003, pp. 7-11.

